

Les valeurs traditionnelles Hungana à l'épreuve de la modernité

Introduction

**Wivine
MUKOMBO
Bwanga,**
Assistante
2^e Mandat,
Département
d'Accueil et Tourisme
ISP/Gombe.
wivinemukombo@
gmail.com

L'homme est fondamentalement un être social, c'est-à-dire un être relationnel et ouvert aux autres. Un être humain solitaire est la négation même de l'homme. L'on a toujours besoin des autres pour se réaliser pleinement. Il en est ainsi des individus comme des sociétés entières. En effet, le contact entre diverses cultures peut devenir une source d'enrichissement et une cause d'approfondissement relationnel. Aucune société, aucune culture ne peut vivre en totale autarcie sans se scléroser.

Les progrès techniques et technologiques font que différentes structures sociales se rencontrent, s'entremêlent. Ces contacts, éphémères ou durables, ne laissent personne indifférent. Ils apportent au vécu des individus qui se côtoient, aussi bien de nouvelles valeurs enrichissantes que des antivaleurs nocives et préjudiciables.

Ainsi, quand cette rencontre s'opère comme un choc déboussolant – comme c'est souvent le cas dans notre monde moderne –, l'homme peut perdre tout bon sens ainsi que le respect des valeurs fondamentales, tant morales qu'éthiques.

Ce bouleversement, nous l'avons observé aussi chez le peuple Hungana de la province du Kwilu en République démocratique du Congo. Et notre réflexion entend prendre la mesure exacte de la crise qui secoue ce peuple, identifier les principales manifestations de ce phénomène ainsi que ses implications sur le mode de vie des Hungana. Plus précisément, nous voulons suivre la trajectoire de ce peuple, savoir qui il est, examiner ses valeurs, analyser l'inter-culture et ses conséquences, l'objectif étant de proposer de nouvelles articulations dans le quotidien et dans l'imaginaire de ce peuple, sujet de l'histoire et tendu vers le développement.

1. Qui sont les Bahungana ? ⁽¹⁾

Le terme « Hunga » signifie ‘forge’. D’où vient « Hungana » (« forgeron » et les Bahungana, pluriel de Hungana signifiant donc forgerons). A ce titre, les Bahungana vivaient généralement dans la cour royale comme techniciens et conseillers. Ils étaient donc impérativement tenus au respect des us, coutumes et normes relatifs à leur rang social. On attendait de tout Hungana honnêteté, obéissance aux règles établies par la société, respect de la vie humaine, fidélité conjugale et solidarité clanique.

Les Bahungana, occupèrent la partie Nord de la région du Kwango-Kwilu, particulièrement dans les chefferies Mwela, Bwangongo et Kasombo. Selon Maa’ Mubi (ex-jeanne), citée par Takizaal Luyaan muis Mbingin ⁽²⁾, les Bahungana viennent de l’Angola, comme beaucoup d’ethnies de Kwilu-Kwango. La tradition orale situe cette migration à une époque assez lointaine. Les Bahungana habitaient donc au *Kongo dia Ntotila* où ils vivaient avec les ethnies Yaka, Suku, Pindi, Kongo, Batsong, Bambala et les Portugais.

Les Bahungana occupent actuellement divers sites :

- L’ancienne chefferie des Bahungana de Kikamba, incorporée au secteur Kwenge, territoire de Kikwit, sur les deux rives du Bas-Kwenge. Ils se sont établis sur des terres achetées ou conquises sur les Bapindi ;
- L’ancienne chefferie de Kindundu, à la source de la Tête, voisine de la précédente ;
- L’ancienne chefferie de Kimputu Mboko, sur la rive droite du Kwenge en secteur Kipuka. Des essais partis de ces trois chefferies se sont disséminés dans les secteurs du Nord Nko, Kilunda, Mikwi, Kwilu, Luniungu ;
- L’ancienne chefferie de Banza Mondari, sur la rive gauche de la Gobari , en territoire de Masi-Manimba ;
- L’ancienne chefferie de Ta Ngongo sur la rive gauche de la Luye, territoire de Masi-Manimba ;
- Le secteur Kolokoso (territoire de Kenge), sur Tsay, rive gauche ;
- Au Sud des groupements Bwangongo, Mwela et Kasombo.

Depuis la source de la Bakali, en région de Panzi, dans le Kwango, les « *makesi ma Bahungana* » s’ègrènent le long de la rivière. Il en est de même le

1 Ces éléments s’inspirent de François LAMAL, *Basuku et Bayaka des districts Kwango et Kwilu au Congo*, Musée Royal de l’Afrique Central, Tervuren, Belgique, Annales-serie IN 8° – sciences humaines – n°58, 1965, pp. 88-90.

2 Takizaal LUYAAN muis Mbingin, *Chronique d’une vie*, p. 9. Il continue : « Selon Maa’Mubi, les Bahungana viennent de Kwango-Lund et de Nsay situés en Angola. Les migrations auraient débuté sous la conduite du Chef Mwanza Lung ».

N.B. : On remarquera une différence dans l’orthographe de certains termes usités chez F. Lamal et chez Takizaal Luyaan. Ceci provient des villages de référence de chaque auteur. Ainsi, à Kikamba, d’où Takizaal est originaire, on parle de Mbok, Bahungan, Mayuum... alors qu’à Kindundu, on dit Booko, Bahungana, Mayumbu.

long de la Tsay, de la Luye, de la Lukula et même du Kwenge, de la Yambesi et de la Kavumbi.

Au cours de ses pérégrinations, ce peuple a appris à côtoyer d'autres tribus, à pactiser avec elles ou à les combattre. En tout cas, il a dû accepter une certaine acculturation du fait même de ces multiples contacts. Il faut maintenant saisir le sens du terme *acculturation* et celui qu'on accorde généralement à la modernité (au sens large).

Dans la rencontre des cultures – qui peut donner lieu à de profondes mutations culturelles et identitaires, l'acculturation peut se comprendre comme une certaine dépréciation de l'identité culturelle propre (âme de chaque peuple) en faveur des cultures étrangères. L'acculturation ne comporte pas seulement l'adoption des valeurs culturelles étrangères, ce qui est sa face positive puisqu'il s'agit d'un enrichissement ; elle peut également s'accompagner d'une trop grande valorisation de ces dernières, au point de déprécier les cultures allogènes voire de les pousser à l'abandon pur et simple. L'on assiste alors à une aliénation culturelle. Comme veut le montrer cette réflexion, le monde moderne, par la compénétration de diverses cultures et civilisations, engendre parfois des cultures hybrides sans réelle identité. Dans la culture Hungana, par exemple, est mal ce qui est contraire aux lois (Nsiku) établies par les ancêtres. Mépriser ces lois ou ne pas s'y conformer, ou encore refuser d'y faire correspondre son agir, c'est le mal absolu. Le transgresseur doit normalement être sanctionné. S'il n'y a pas d'expiation, des malheurs peuvent s'abattre sur le clan. Le bien, c'est se conformer aux lois des ancêtres (Kulunda Nsiku).

Généralement, on entend par "moderne", ce qui convient à notre époque, ce qui appartient au temps présent ou à une époque relativement récente. Ce terme embrasse aussi bien nos manières de penser, de nous habiller, de manger, de parler... que notre conception même de la vie, les valeurs qui fondent nos sociétés.

En Afrique, on oppose souvent la modernité aux coutumes reçues des ancêtres ou celles qui viennent des générations qui ont vécu chronologiquement avant nous. C'est ainsi que certains jeunes de nos cités jettent à la figure de leurs aînés : « Vous êtes vieux jeu ! Vous raisonnez comme au temps de nos grands parents. Laissez-nous vivre notre temps... »

Les Bahungana ne font pas exception à cette « guerre » des générations. Mais, pour paraphraser Cheikh Hamidou Kane dans *L'Aventure ambiguë*, ce que nous gagnons, égale-t-il toujours ce que nous perdons ? La question est de savoir si ce que le peuple Hungana a perdu de son héritage – au contact du monde moderne – peut être compris dans le sens d'un progrès ou d'un déclin. Nous voulons savoir si la modernité a enrichi cette culture particulière ou si, au contraire, elle a établi un dangereux conflit dans la vision globale du monde des Bahungana.

2. Valeurs en question

Nous examinons, dans cette partie, quelques traits de l'identité des Bahungana qui ont été touchés par la « modernité ». Ceci nous aidera à réaliser ce qui n'existe plus et comment l'on a remplacé ce qui a été perdu.

2.1. L'art de la forge

Les Bahungana ont toujours eu la réputation d'être non seulement des forgerons, mais aussi des fondeurs de minerais de fer – *les mbok* –, qu'ils trouvaient en creusant des fosses dans l'argile du Mésozoïque. Les scories de fours qu'ils utilisaient, les *makeshi* (petits terrils) marquent l'emplacement des « Mayumbu a Bahungana », (ou mayuum), les anciens villages occupés par eux.

Après avoir traversé plusieurs rivières et séjourné dans maintes contrées, les groupes se dispersèrent principalement à la recherche de *Mbok* (minerais de fer). Il faut préciser que le choix des emplacements de leur campement ne se faisait pas au hasard. Outre l'agriculture, la pêche et la chasse, les Bahungana ont eu deux principales activités économiques : la forge et la poterie. Forgerons et potiers par héritage culturel, les Bahungana choisissaient donc par prédilection les endroits où ils pouvaient trouver le *Mbok* et le *Tum* (argile rouge) pour la poterie. Ainsi, les Mayuum (ancien emplacement occupé par les ancêtres des Bahungana) se reconnaissent par la présence des *bikes* (scories de minerais de fer). Aujourd'hui, ils ont perdu cet art de la forge même s'ils ont gardé celui de la poterie.

On pourrait s'étonner qu'une activité économique figure au nombre « des valeurs » perdues. Le patrimoine culturel d'un peuple, « son âme », ne comprend pas seulement les sites touristiques, les musées, les monuments historiques, les vestiges à montrer aux étrangers etc. C'est plutôt un tout, un ensemble qui comprend tout l'imaginaire créatif de ce peuple. Dans cet ensemble nous pouvons classer : la gastronomie, l'art vestimentaire, bref, l'esprit créatif de ce peuple et les significations qu'il confère à ce qui l'entoure. Et le *Kimbeem* (l'art de la forge) est un trait fondamental et unificateur de ce peuple. Art de l'endurance, l'extraction du minerai de fer ainsi que le travail de forge exigent un lourd effort collectif, la patience et la bravoure. Art de la fierté : ce travail, aussi pénible soit-il, valorise. Son produit fini (les flèches par exemple) est apprécié. Ainsi, la maîtrise de cette technologie du fer a fait des Bahungana un peuple respecté par ses voisins et adulé par les cours royales.

En adoptant un autre genre de vie, aujourd'hui, (surtout dans les centres extra-coutumiers) les Bahungana ont perdu de leur spécificité et peuvent être confondus à n'importe quelle autre tribu de leur voisinage. Quand les jeunes générations réclament à grands cris de « les laisser vivre leur temps », est-ce le temps de l'effort partagé pour le bien commun ? Le temps du travail bien fait ? Le temps de la patience ? L'art de la forge a été un puissant facteur unificateur et valorisant. Il devrait inspirer notre sens du travail en commun pour le bien de tous, dans l'honnêteté et la joie.

2.2. Le système éducatif et le règlement des conflits

La fixation des Bahungana par leur appartenance à un clan, autour de celui qui porte le « *muluung* » (le Chef du clan) est un trait fondamental de la cohésion, de l'unité, de la fraternité et de la solidarité chez les Bahungana. Il y a eu des dissensions et des séparations lorsque ce trait du clan était contesté ou bafoué.

Pour assurer la pérennité du clan, l'éducation des enfants et le règlement des conflits devaient être bien assurés. L'ouvrage-témoignage de Takizaal Luyaan peut être cité ici en exemple : aux obsèques de leur mère, Takizaal Luyaan commence son oraison funèbre (dans sa langue maternelle) en citant plus d'une vingtaine de noms de personnes de l'ascendance la défunte. Il en donne la raison : « Si tu te demandes pourquoi nous avons parlé ainsi, la raison est : ...pour que tu saches que les enseignements sur Mbingin que tu nous prodiguais sont bien ancrés en nous ; deuxièmement : pour que le public sache que personne ne peut nous tromper en ce qui concerne Mbingin ; (...) pour que tu saches que les conseils que tu nous prodiguais... nous les suivons » ⁽³⁾. Il ne s'agit pas d'encenser béatement l'éducation traditionnelle ; il est plutôt question de montrer la place des parents dans l'insertion sociale de leurs enfants. Tout jeune hungana devait compter sur sa « famille » pour s'instruire, et s'initier à la vie. Il passait du temps avec ses parents à apprendre à devenir homme ou femme.

Les parents avaient l'immense devoir de bien former ces jeunes hommes et ces jeunes femmes. S'agissant des filles, les parents devaient s'assurer que leur fille sera une bonne mère pour ses enfants et une bonne épouse pour son mari, lui apprendre à cuisiner, à assurer l'hygiène au sein de son foyer etc. Aujourd'hui, avec notre monde moderne, certaines mamans ont déserté leur rôle d'éducatrice de leurs filles, alléguant parfois leurs charges professionnelles. Ce sont les « filles de maison » qui s'occupent de tout pendant que leurs propres filles s'adonnent à des futilités. Il s'ensuit de véritables scandales. En effet, certaines filles arrivent au mariage sans savoir ni cuisiner, ni faire le lit, ni prendre grand soin de leur foyer au point qu'il s'ensuit le divorce. Pas mal de filles modernes sont friandes de restaurants et de plats cuisinés par d'autres. Elles obligent leurs maris à engager des « domestiques » pour pallier à leur manque de savoir-faire. Certaines ne peuvent même pas reprendre les linges de leurs enfants, ni repasser le pantalon de leurs époux.

Cependant, l'éducation et (surtout) l'instruction modernes nous ont beaucoup enrichis en connaissances, un savoir encyclopédique. Mais qu'en faisons-nous ? Notre pays peine à profiter de toutes ces connaissances. Au contraire, cela peut devenir un frein pour la société quand on produit des irresponsables. En plus, notre temps est celui des parents déserteurs. Ils peuvent confier leurs enfants à l'école ou les abandonner à la rue.

3 Takizaal LUYAAN muis Mbingin, *Chronique d'une vie*, pp. 139-140.

Le *Kimbak* (l'art de la palabre) fut l'instance des règlements de conflits. Même si dans un clan on se considère comme frères et sœurs consanguins censés vivre dans l'unité « familiale matrilineaire », les conflits menacent toujours. Mais, pour que le clan ne disparaisse pas, il faut des sages pour régler ces conflits et préserver la paix sociale.

Aujourd'hui, combien d'occasions manquées « autour d'une table de négociations » ? Nos tribunaux modernes, souvent inutilement coûteux, n'apaisent pas toujours. Il y a eu des erreurs judiciaires qu'un seul sage du village pouvait régler autour du vin de palme sans demander de *Nzim* (coquillage qui servait de monnaie).

2.3. La solidarité

En Afrique, la solidarité est une valeur déterminante pour la consolidation des liens fraternels et harmonieux entre les individus vivant en société. Elle correspond donc à une attitude d'ouverture aux autres qui illustre le principe de fraternité. Ainsi, dans la société traditionnelle Hungana, la solidarité était une valeur fondamentale. L'aide et la compassion garantissaient les bons rapports entre les différents membres. Tous militaient pour tisser et sauvegarder des liens fraternels et le bon fonctionnement de la société toute entière.

Tous les Hungana étaient des « Bampangi » (sœurs et frères), chaque membre de la communauté étant responsable de la vie de l'ensemble du groupe et de la prospérité des autres. Ainsi, la culture Hungana, comme toute culture bantoue, voulait que, par solidarité, on rejette l'individualisme, l'égoïsme et qu'on valorise l'altruisme et l'esprit communautaire ; valeur presque en perdition dans la société actuelle où chacun ne pense qu'à ses intérêts personnels. Pour les Bahungana, un égoïste était comparable à un voleur « muifi ». Est *muifi*, celui qui ne partage pas, qui n'est pas généreux (*kidimuifi*, *kakabako* : c'est un voleur, un égoïste, il ne partage pas). Cette solidarité s'illustrait à plusieurs occasions cruciales de la vie : mariage, naissance, deuil, maladie, travaux des champs, etc. Par solidarité, le Hungana était aussi plein d'égards vis-à-vis de l'étranger (non membre du clan ou de la tribu).

A titre d'exemple, cette solidarité se remarquait de manière plus évidente par le respect et la compassion qu'on témoignait, à l'occasion du décès d'un conjoint ou d'une conjointe, à la veuve ou au veuf et aux orphelins, pendant et après le deuil. Une femme qui perdait son mari était l'objet d'une attention soutenue des membres du clan, de la belle famille et de tout le village ; on lui assurait soutien et réconfort. La famille du mari devait lui témoigner amour et compassion par respect pour le défunt et en sa mémoire. Agir autrement pouvait entraîner des conséquences dommageables au sein de la famille : morts en séries, hallucinations nocturnes..., expressions du mécontentement du disparu.

Selon la coutume, la veuve était soumise à certaines cérémonies rituelles, mais avec amour et respect pendant plusieurs mois, elle était entourée de l'affection de toute la communauté et exempte de tous travaux. En dépit de la pauvreté, la vie de sa famille, pendant cette période, dépendait de la solidarité et de la générosité de ses proches, les orphelins étaient pris en charge par la famille du défunt.

Aujourd'hui, dans notre « village planétaire », le contact avec d'autres cultures ont opéré de grandes mutations dans le comportement de certains Hungana, qui ont perdu cette valeur. Ces contacts n'ont donc pas été qu'heureux et bienfaisants. Au décès du mari, par exemple, c'est aux exactions de tous genres que la femme est aujourd'hui soumise, les orphelins sont abandonnés à leur triste sort. La vengeance sévit, en lieu et place de la compassion (surtout si le défunt avait beaucoup de biens).

Cette inversion des valeurs fait que, contrairement à ce qui se passait dans la société traditionnelle Hungana, peu de femmes pleurent leurs maris en toute quiétude et dans la dignité. Le temps de deuil est écourté, alors qu'au village, il durait plusieurs jours, jusqu'au réconfort total de la veuve et à son aptitude à reprendre une vie normale.

Plusieurs faits révèlent la perte de cette valeur de solidarité, si fondamentale chez les Africains en général et chez les Bahungana en particulier. L'acculturation, la crise économique, la superstition et une religiosité morbide et perverse font que l'individualisme et l'égoïsme s'enracinent de plus en plus dans le vécu des Bahungana, en lieu et place de l'esprit communautaire.

Ce peuple jadis social et altruiste est devenu renfermé et hostile à toute hospitalité. Même les familles les plus nanties ferment leur porte à l'étranger, refusent de donner du pain aux affamés, marginalisent les orphelins et s'isolent de plus en plus de la famille élargie, pour ne s'occuper que de leur petit cercle restreint.

2.4. La « dot-symbole »

De prime abord, il convient de souligner que la dot était un symbole. Quelque chose qui est symbolique, c'est quelque chose qui vaut surtout par ce qu'il représente. Ainsi, chez les Bahungana, une autre valeur en déclin est celle de la dot comme « symbole ».

Comme dans la plupart des sociétés africaines, chez les Bahungana, « le mariage est une institution à caractère nettement social, qui implique un contrat non seulement entre deux conjoints, mais tout autant entre leurs parentèles. Quatre parentèles sont parties contractantes dans tout mariage coutumier. Les parentèles patrilinéaires et matrilinéaires du fiancé représentées par le père de celle-ci et les parentèles de la fiancée, représentées par le père de celle-ci et par son oncle maternel (*lemba*). Le mariage était impossible s'il y avait opposition

irréductible de la part d'une partie contractante. Le mariage était donc une institution stable et respectée puisqu'il visait la pérennité du clan » (4).

Le consentement du père et du *lemba* était toute autre chose qu'un simple acte d'ordre juridique ou moral, comme il est de mise dans la mentalité européenne. Pareil aux Basuku, dans la culture des Bahungana, la force vitale et fécondante, celle des ancêtres défunts comme celle des vivants, ne peut se communiquer au nouveau couple que par l'entremise de l'oncle (*lemba*), représentant de la lignée maternelle, tout autant que par le père (*tata*) représentant la lignée paternelle.

C'est dans ce sens que le défunt cardinal Joseph Malula pouvait affirmer qu'« en Afrique, la famille est gardienne des coutumes et des traditions ancestrales, des secrets de différents rites qui sont comme des sacrements qui véhiculent la force vitale reçues des ancêtres à travers les membres d'une lignée » (5).

Pour l'Africain, en effet, l'union égale perpétuation ; le mariage n'a de sens que s'il est conçu comme un élément de procréation. On se marie pour se survivre, pour créer un lien cosmique entre la vie terrestre et la vie de l'au-delà. Bref, pour avoir une progéniture afin d'exister éternellement.

La dot est ainsi, chez les Bahungana, un signe consolidant l'union entre les deux familles. Elle était constituée de biens très significatifs. Ainsi,

Pour le papa	Pour l'oncle maternel	Pour la maman
• 1 costume, • 1 paire de chaussures, • 1 dame-jeanne de vin de palme, • Des noix de Kola • 1 gobelet, • 3 cauris (nzimbu) pour tous les sacrifices consentis, dans le passé, pour élever la jeune promise.	• Des cigarettes • 1 imperméable, • 1 lampe tempête, (mwinda) • 1 couverture • 1 machette, • 1 chapeau (Mpu) ... C'est-à-dire les effets nécessaires pour se rendre chez sa nièce en cas des problèmes (déplacement qui peut se produire de nuit comme de jour), • et 1 Nzimbu.	• 1 pagne • 1 foulard • 1 paire de babouches • 1 panier... Effets symboliques pour « adoucir » les douleurs d'enfantement.

Le jour où la jeune fille est conduite en mariage chez son mari, la famille lui remet quelques ustensiles : les *Nzungu* (pots en terre cuite), le *Muswalu* (le van) une houe, un pilon, un mortier, un malaxeur, un balai ainsi que quelques vivres. Et au mari, la famille réservait une truie puisque multipare, pour que la femme ait une grande progéniture.

Athanase Waswandi a ainsi raison de considérer que « les cadeaux ainsi remis témoignent de la volonté effective de mariage et le vin dont l'utilisation

4 Cf. François LAMAL, *Basuku et Bayaka des districts Kivango et Kwilu au Congo*, p. 239.

5 Joseph MALULA (cardinal), « Mariage et famille », in *Documentation catholique*, 1984, n° 1880, p. 870.

est commune pour les manifestations importantes de la vie de l'homme africain est donné comme l'expression de la joie et de la tendresse suscitées par le projet entamé et une occasion pour l'homme et sa famille de gagner la sympathie des parents de la fille ». Et que chez les Africains, « la dot est ressentie non seulement comme une bénédiction, une récompense sacrée et un sacrifice de purification, mais aussi comme une garantie de la réussite d'un avenir communautaire... une communauté conjugale formée sans dot est un engagement provisoire de concubinage appelé association de cohabitation hypocrite » (6).

Cette dot était une condition *sine qua non* du mariage. Pour une jeune fille Hungana, c'était une humiliation et un déshonneur si elle était donnée en mariage sans dot ; l'union ne serait alors qu'un concubinage.

Aujourd'hui, hélas, dans nos sociétés modernes, avec la crise économique qui sert, ajoutée à l'inégalité de fortune, beaucoup de déviations sont décriées. La femme a désormais une valeur marchande. La dot, qui au départ n'était que le signe et la preuve du consentement des parties, a perdu sa valeur initiale de symbole, pour devenir un objet de lucre. On ne marie plus sa fille pour pérenniser le clan ou consolider les liens de fraternité, mais on la « vend » pour s'enrichir.

Examinons ici, à titre illustratif, une facture établie par un parent Hungana vivant en milieu urbain, c'est-à-dire en contact avec d'autres cultures, pour le mariage coutumier de sa fille :

Pour le papa	Pour l'oncle maternel	Pour la maman
• 1 poste téléviseur (écran géant), • 1 vélo, • 1 grand matelas Dux, • 1 fusil civil bai cap de 5 coups, • 1 groupe électrogène, • 20 limes, • 20 houes, • 20 bêtes • 20 pelles, • 3 chèvres, • 3 costumes, • 3 paires de souliers, • 3 paires de chaussettes • 3 chemises, • 3 cravates, • 1 montre homme en or, • 40 casiers de boissons sucrées, • 20 casiers de boissons alcoolisées, • 1 dame jeanne de vin rouge, • argent en espèces : 2000\$.	• 1 imperméable • 1 projecteur, • 1 casquette, • 1 canne, • 1 mallette diplomatique, • 1 dame jeanne de vin de palme, • 1 bouteille de whisky Johnny walker, • 2 douzaines de verres, • des noix de kola, • argent en espèces : 700\$.	• 3 supers Wax, • 3 paires de chaussures dames, • 3 mouchoirs de tête, • 3 marmites « ma famille », • 3 grands bassins, • 1 sac de sucre, • 1 carton de lait NIDO, • 1 sac de sel, • des bijoux en or (chaîne, boucle d'oreille).

Que des déviations ! Quelle dépréciation des valeurs ancestrales Hungana !

6 Athanase WASWANDI Kakule, *Responsabilité de la famille chrétienne en Afrique*, Kinshasa, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1995, pp. 67-71.

L'avarice des parents exige des factures de plus en plus exorbitantes ; ce qui fait qu'aujourd'hui, bon nombre de fiançailles des jeunes perdurent, avec comme conséquences : des relations sexuelles pré-nuptiales, la prostitution, des avortements, le concubinage..., contre-valeurs jadis décriées dans la société traditionnelle Hungana. Nous assistons, aujourd'hui, à un véritable conflit des générations : jeunes contre vieux, enfants contre parents. Les jeunes, les enfants, accusent ces derniers d'être des véritables freins à leur épanouissement social, les empêchant de rompre avec le célibat afin de devenir des « hommes à part entière ».

2.5. Le respect de la vie

Sécurisation de la femme après la maternité par l'isolement

Dans la famille traditionnelle Hungana, de manière générale, la grande famille jouait un grand rôle. Elle militait pour la stabilité du couple. Dans le couple, le rôle de chaque conjoint était bien défini. L'homme assurait la survie du couple par son travail des champs et la femme la descendance et la garde des enfants. L'éducation des enfants revenait autant à toute la société qu'à la famille restreinte. Les règles de fidélité et de régularité des naissances étaient de rigueur et bien connues. L'espacement des naissances était normalement de 2 ans, entre enfants. Pour ce faire, les Hungana recouraient à la pratique de l'isolement afin de sécuriser la femme après la maternité et d'éviter des naissances rapprochées. Après l'accouchement, elle était soustraite du toit conjugal pendant plusieurs mois et gardée soit dans sa famille biologique, soit dans sa belle-famille ou encore dans sa concession, mais isolée, dans une case loin de son mari.

En plus de ces précautions, le mari était tenu à la continence et à la fidélité envers sa conjointe ; si bien qu'il était rare de trouver des enfants adultérins chez les Bahungana et c'était une offense grave que d'en avoir.

L'on sait que durant sa maternité, la femme devient très fragile et elle est exposée à beaucoup de dangers. Comme l'idéal de la vie de tout Muhungana était la survie du clan et donc la procréation, la femme devait être protégée durant cette période ; le nouveau-né était toujours le bienvenu et personne n'avait le droit d'arrêter ou de porter atteinte à une vie, même celle d'un fœtus. Ainsi, cette pratique de l'isolement protégeait la femme et la sécurisait contre la sexualité incontrôlée, aux conséquences multiples : les maladies, l'avortement, le décès, etc.

Aujourd'hui, cette pratique a disparu. La femme regagne directement le toit conjugal après l'accouchement. En dépit de la fatigue, suite à la maternité, c'est toujours elle qui remplit les tâches domestiques. Elle est même parfois sollicitée pour assouvir les appétits sexuels de son mari, malgré son état.

Selon l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), « le nombre d'enfants qui meurent chaque année est un indice du bien-être et de la santé des enfants et

des mamans pendant la grossesse dans un pays. Aujourd'hui, la situation mondiale de la mortalité infantile est dramatique puisqu'un enfant meurt toutes les 4 secondes. L'Inde, le Nigeria, la République démocratique du Congo, le Pakistan, la Chine et l'Éthiopie concentrent à eux seuls plus de la moitié du nombre d'enfants qui meurent dans le monde. Près de 1200 personnes, dont la moitié serait des enfants, meurent chaque jour en RD Congo à cause des maladies et de la malnutrition. Le programme National de la Santé et de la Reproduction (PNSR) indique que 4 femmes meurent, chaque heure, lors de l'accouchement, en RD Congo. Ce taux est le plus élevé en Afrique subsaharienne et place la RD Congo dans le groupe de six pays où surviennent 50 % de décès des femmes à l'accouchement dans le monde » (7).

Aujourd'hui, avec le développement du planning familial, on peut alléguer diverses solutions palliatives comme l'usage des contraceptifs (préservatifs, stérilets, pilule, etc.) sans tenir compte de leurs effets nocifs. Dans certains pays, on va jusqu'à légaliser l'avortement malgré les dangers récurrents que comporte cette pratique. A cet égard, la pratique de l'isolement conçu dans la société traditionnelle Hungana était un moyen d'abstinence naturelle pour sécuriser et protéger la femme contre les travers décriés ci-haut. La plupart des solutions qu'apportent la science moderne et la technologie nous poussent, de manière consciente ou inconsciente, à porter atteinte à la vie humaine. Le respect de la vie était pourtant une valeur sacrée dans les sociétés traditionnelles.

3. Quelques pistes d'action

Notre analyse n'a eu qu'un seul objectif : faire comprendre aux Bahun-gana (et autres Africains de bonne volonté) que le meilleur n'est pas toujours et nécessairement ailleurs : que toute culture a ses bienfaits et ses méfaits, ses valeurs et ses antivaleurs. Pour contrer la déstructuration intentionnelle du patrimoine culturel hungana et africain, l'idéal serait de dresser une nette démarcation et de mener une analyse critique, pour ne puiser chez les autres que ce qui est positif et ennoblissant. Les Africains doivent, à cet effet, lutter contre l'inter-culturation étrangère opprimante et militer pour la conservation et la valorisation des ressources intrinsèques qui sont favorables au bon fonctionnement de nos sociétés et les universaliser, c'est-à-dire les vivre dans la particularité en montrant qu'elles sont ni plus, ni moins des valeurs humaines susceptibles d'être adaptées par tout être humain.

Le professeur Dimandja note à ce propos : « Il convient d'indiquer que, tout en étant des lieux qui témoignent des singularités sans doute irréductibles, les cultures ne sont pas pour autant des systèmes clos, nos ouvertes et inou-vrables par rapport à d'autres cultures que ces premières rencontreraient (...)

7 On pourrait utilement consulter :

- http://www.who.int/reproductivehealth/publications/MSM94_11_abstract.en.htm.
- <http://www.unicef.org/infobycountry/drcongo>

Les cultures sont aussi un chemin vers l'universalité que l'on aurait tort de ne reconnaître qu'à la technoscience confondue avec l'esprit philosophique »⁽⁸⁾.

Pour remédier à cette calamité (acculturation dépréciative de soi) qui ronge et défigure le peuple Hungana, il est impérieux que les familles, premiers foyers éducatifs, trouvent des mécanismes d'éveil pour consolider le fondement et faire ressortir l'importance des valeurs culturelles. Elles sont la mémoire. C'est l'âme d'un peuple. Pour ce faire, nous proposons les pistes suivantes :

- La famille, qui est la cellule de base et le premier espace vital ou s'acquiert l'éducation de tout être humain, doit être instruite par des campagnes d'information, de formation et de conscientisation, sur l'importance des valeurs culturelles traditionnelles afin d'aider les enfants à les connaître, à les respecter, à se les approprier et à les valoriser.
- L'on ne peut donner aux autres que ce qu'on a et l'on ne peut mieux transmettre aux autres que ce qu'on maîtrise soi-même. Ainsi, pour l'efficacité de cette démarche, que les parents qui sont les cerveaux moteurs de cette éducation, s'imprègnent eux-mêmes de ces valeurs pour les léguer à leurs enfants.
- Valoriser la culture de dialogue, d'échange dans les familles, en y insérant les sujets ayant trait à la morale, à l'éthique, à la culture et à la tradition. On peut s'inspirer des contes, des mythes, des poèmes, des poésies, des légendes... qui sont des véritables canaux de transmission des pensées éthiques et morales, des messages ancestraux sur la vie et l'histoire de nos cultures.
- Elargir ce champ de sensibilisation en direction des associations (tribales, claniques, culturelles etc.).
- Que le Ministère de la Culture et des Arts motive et incite nos artistes à exploiter des thèmes qui valorisent nos cultures traditionnelles à travers la musique, le cinéma, le théâtre, la poésie... autant des puissants canaux pour véhiculer le message de nos traditions.
- Les médias devraient accorder suffisamment d'espace aux émissions culturelles, à des heures de haut niveau d'affluence au cours desquelles pourront se produire des débats, des campagnes de sensibilisation et de conscientisation à l'éveil culturel.
- L'incitation à une nouvelle citoyenneté bien comprise devrait être vulgarisée sur toute l'étendue de la République puisqu'elle est un moyen efficace de gérer et de modeler les valeurs, les attitudes, les comportements, les aptitudes et les connaissances. Une éducation à une nouvelle citoyenneté bien pensée, avec des objectifs bien définis et des moyens bien répertoriés permettrait de créer et de consolider un environnement propice au bien-être de tout citoyen.

8 Eluya Kondo DIMANDJA et sebahire MBONYINKEBE, *Théologie et culture. Mélanges offerts à Mgr Alfred VAN-NESTE Doyen honoraire de la faculté catholique de Kinshasa (Zaïre)*, NORAF, pp. 354-355.

Conclusion

Chaque tribu, chaque peuple a sa culture. Celle-ci promeut des valeurs qu'il faut canaliser en vue du bien-être de la communauté et de la société toute entière. L'essence d'une civilisation réside dans ce noyau fondamental, qu'on appelle « culture », qui est « l'âme d'un peuple ». Elle détermine la valeur intrinsèque de chaque peuple et définit son identité. Renier totalement sa culture propre pour valoriser celle des autres, c'est renier son identité ; pire aberration qui défigure l'homme et entrave le bon fonctionnement des structures sociales.

Les Bahungana doivent saisir la juste importance de l'inter cultureuration. Un combat reste cependant à mener : celui de dénicher toute aliénation mentale possible et d'assurer leur propre auto-maintien.

Nous avons vu comment le peuple Hungana a dénaturé certaines de ses valeurs fondamentales pour s'accrocher aux « convictions » venues d'ailleurs. Outre la déliquescence du sens du travail valorisant, de la solidarité, du respect de la vie, ainsi que celle de la « dot-symbole », l'Africain en général, consomme, aujourd'hui, divers autres apports qu'il n'a pas nécessairement connus dans la société traditionnelle : l'homosexualité, la pédophilie, l'homoparentalité, le commerce de la femme, voire le mariage homosexuel... Où allons-nous ? Qu'avons-nous fait de ce constat de P. Ricœur à propos de l'auto-maintien : « seule une culture vivante, à la fois fidèle à ses origines et en état de créativité sur le plan de l'art, de la littérature, de la philosophie, de la spiritualité est capable de supporter la rencontre des autres cultures, non seulement de la supporter, mais aussi de donner un sens à cette rencontre. Lorsque la rencontre est une confrontation d'impulsions créatrices, une confrontation d'élans, elle est elle-même créatrice » ⁽⁹⁾.

Il est nécessaire que les Bahungana prennent conscience de la richesse de leur culture et essaient de redéfinir les jalons pour son maintien, sa sauvegarde, sa promotion et son insertion heureuse dans le monde globalisé. ■

9 Cité par Eluya kondo DIMANDJA et Sebahure MBONYINKEBE, *Théologie et culture. Mélanges offerts à Mgr Alfred VANNESTE Doyen honoraire de la faculté catholique de Kinshasa (Zaire)*, p. 355.